

raient sur l'heure. Le pape dut les satisfaire et s'estimer trop heureux d'en être quitte à ce prix. Ce n'était pas la première fois qu'il lui fallait payer cher l'hospitalité de la France.

LXXVIII. De là nos braves passèrent les Pyrénées. A leur seule approche, le roi de Castille, aussi lâche que cruel, disparut de ses États, et vint à Bordeaux implorer l'aide des Anglais (1366). Or ceux-ci sentaient bien que les Français cherchaient à s'aguerrir pour se défaire d'eux plus tard. De même qu'ils avaient soutenu Montfort en Bretagne, ils ramenèrent Pierre le Cruel en Castille. Le prince de Galles était à leur tête. Il battit les Français à Burgos et prit une seconde fois du Guesclin. « On dit que vous me craignez, et n'osez me mettre à rançon, lui dit le fier Breton. — Par saint Georges ! s'écria l'Anglais piqué d'amour-propre, payez cent mille livres, et vous serez libre. » Et du Guesclin le prenant au mot : « Le roi de France, dit-il, en payera bien la moitié, le roi de Castille l'autre ; et si ce n'est assez, il n'y a fileuse en France qui ne file pour ma rançon. » L'Anglais ne fut pas longtemps à s'en repentir. Reentrant en Espagne, du Guesclin surprit Pierre le Cruel en Andalousie, et le livra à son frère, qui d'un coup de poignard acheva cette bête féroce.

LXXIX. Refait et reposé par dix ans de combats au dehors, de tranquillité au dedans, Charles le Sage déclara la guerre aux Anglais (1370), sous prétexte que la France n'avait pas approuvé le traité de Brétigny : en effet, qui eût consenti de bon cœur à la durée d'une pareille paix ? L'Aquitaine, chargée d'impôts et traitée en pays conquis, se souleva tout entière. Soixante villes, dont Cahors et Limoges, chassèrent les Anglais ; le prince de Galles se vit en quelques semaines resserré dans les murs de Bordeaux. Allant au plus près, les Anglais envoyèrent leurs premiers renforts en Picardie. L'armée française, commandée par le duc de Bourgogne et par du Guesclin, s'était avancée jusque sous les murs de Calais. Elle surpassait de beaucoup l'armée anglaise ; mais le malheur l'avait rendue sage et prudente

presque à l'excès. Malgré les huées de l'ennemi, elle se retira, livrant la Picardie et la Champagne aux ravages de l'ennemi. Les Anglais arrivèrent jusqu'aux portes de Paris sans qu'un chevalier daignât rompre une lance avec eux. L'un d'eux vint même, pour les braver, heurter de son fer la porte Saint-Jacques. Il se retirait fier de ce haut fait, quand un manant lui courut après, et le renversa d'un coup de hache. Il en fut de même partout ; point de grande bataille ; l'hiver approchant, les Anglais se retirèrent harcelés par les paysans, et revinrent à Calais fort affaiblis.

LXXX. Dans le Midi, le prince de Galles avait juré que Limoges payerait sa trahison. Malade d'excès et presque mourant, il assiégea cette pauvre ville, en mina les murailles, se fit traîner par la brèche sur un chariot, et, impitoyable, laissa massacrer jusqu'aux femmes qui imploraient sa merci. Ce fut sa dernière victoire ; il alla mourir à Londres (1376). Son père devait le suivre de près dans la tombe. Cependant Limoges fut vengée ; tout le Midi se souleva indigné, et le premier port de l'Océan, la Rochelle, se donna aux Français. Les Anglais, accourus pour réprimer cette explosion, gagnent à grand-peine Bordeaux ; ces fiers soldats, qui ont traversé toute la France en conquérants, arrivent au bord de la mer à pied, en vrais mendiants. Il ne leur reste que Calais au nord, Bordeaux et Bayonne au sud ; avec eux disparaissent les dernières de ces compagnies qui ravageaient le territoire à la faveur des guerres et de l'anarchie.

LXXXI. Abandonné à la vengeance de Charles V, le vieux traître de Navarre est enfin châtié ; pour obtenir la paix, il cède Montpellier et le comté d'Évreux. Les Bretons chassent leur duc, ami des Anglais, jeune tyran qui s'est fait détester de tout le monde. Son ami d'enfance, Olivier de Clisson, abandonne sa cause, boit dans une coupe le sang de du Guesclin mêlé au sien, et se déclare à jamais frère d'armes du connétable et soldat du roi de France. En même temps, l'unique héritière du comte de Flandre épouse le duc de Bourgogne, frère du roi. Ainsi, les mal-

heurs de la France se réparent à l'envi. Son unité renaît. Pour fêter son heureux monarque, l'Empereur lui-même vient à Paris, et le sultan de Bagdad y envoie ses ambassadeurs et ses présents.

LXXXII. La capitale reprend son éclat si longtemps troublé ; ses murs et ses tours sont réparés ; à l'est s'élève la bastille Saint-Antoine, à l'ouest le Louvre agrandi et restauré ; ici le pont Saint-Michel, là l'église Saint-Antoine. Dans son bel hôtel Saint-Paul, tout entouré de jardins, Charles le Sage mène une vie paisible et magnifique, partage son temps entre l'église, ses affaires, la promenade et le soin d'une vaste bibliothèque. A Melun, à Saint-Germain s'élèvent pour lui d'élégantes résidences, rivales du vieux Vincennes. Même prospérité dans les provinces. Comme l'invasion des Normands, la guerre des Anglais avait réveillé le courage et l'amour de la patrie. Si plus d'un paysan s'était joint aux brigands et aux Jacques, les autres s'étaient bien battus, avaient ainsi affermi leur indépendance, et formaient désormais une classe respectable, fière d'avoir sauvé son pays et réparé les désastres de la noblesse. Pour repeupler les campagnes désertes, il fallut accorder partout liberté et franchises aux nouveaux venus ; le servage acheva de disparaître, pendant que des bourgeois anoblis s'installaient dans de vieux donjons féodaux. C'était l'accomplissement gratuit de la réforme tentée par Louis le Hutin : la nation, dont le glaive avait moissonné la fleur, se renouvelait et se rajeunissait par en bas.

LXXXIII. Il en était de même dans l'Église. Tandis que les pontifes se succédaient servilement à Avignon, que les dignités les plus saintes étaient mises à l'enchère ou distribuées aux favoris du roi, et qu'avidement de bénéfices l'université flattait l'un et l'autre pouvoir, approuvait les crimes de Philippe le Bel, encourageait les folies d'Étienne Marcel, et puis chantait les vertus de Charles le Sage et d'Urbain V, quelques âmes cachées pleuraient les malheurs de l'Église, et en préparaient la guérison. A la honte des grands et des sages, c'étaient d'humbles femmes vivant à l'ombre de la pauvreté. Une princesse de

Suède, sainte Brigitte, après avoir élevé huit enfants et fondé une magnifique abbaye, quittait tous ses biens à soixante-neuf ans, passait les mers pour visiter les lieux saints, et revenait à Rome verser des torrents de larmes sur les nouvelles douleurs de Jésus crucifié. Sainte Angèle de Foligno, vouée à la virginité dès l'âge de douze ans, allait régénérer en Romagne, en Toscane et en Ombrie la sève languissante de l'ordre de Saint-François. Enfin la digne fille de saint Dominique, sainte Catherine de Sienna, fiancée à Jésus-Christ dans une vision de son enfance, poursuivait avec l'ardeur d'un cœur épris la gloire de cet Époux divin, et le suppliait de « rendre « à son Église bien-aimée cette beauté qui « naît non de la guerre ou de la violence, « mais des-humbles et douces prières de ses « serviteurs et des larmes répandues dans « la ferveur de leurs désirs ». L'amour lui donna du courage. Elle vint à Avignon, aborda le souverain pontife, lui rappela son vœu secret de reporter son siège sur le tombeau de saint Pierre, le conjura de tenir sa promesse, et, de retour à Sienna, lui écrivit lettre sur lettre pour le presser de rompre ses chaînes. Le pape finit par céder, et quand, enfin sorti de cette captivité de Babylone, il revint à Rome (1377), ce fut encore l'infatigable Catherine qui lui ramena les esprits habitués par cette longue absence au désordre et à la rébellion, et qui apaisa les troubles de la grande cité de Florence.

LXXXIV. En Italie, les vertus des ordres religieux allaient ranimer les traditions poétiques de Dante et de Giotto ; en France, les bonnes villes reprenaient avec un nouveau zèle les travaux de leurs cathédrales ; les artistes, s'ils ne pouvaient surpasser les pures inspirations de leurs devanciers, essayaient du moins de les éclipser par la légèreté merveilleuse des sculptures ou l'éblouissante richesse des vitraux. N'allait-on pas revenir au temps du bon saint Louis ? N'allait-on pas voir l'Église et la royauté, réconciliées par l'adversité, unir leurs efforts pour assurer enfin le bonheur et la liberté des peuples ? Par malheur, Charles le Sage ne voyait point de puissance en dehors de la sienna, et se

nèrent son armée. Lui-même, après avoir vendu ses bijoux et ses armes, mourut de la fièvre à Bari, laissant à son fils l'Anjou, la Provence et ses funestes prétentions au trône de Naples. En même temps le duc de Berri était entré en Guyenne et en Languedoc, et y avait trouvé les campagnes soulevées, les paysans impitoyables pour quiconque n'avait pas les mains calleuses. Il usa de représailles, et pacifia le pays à force de cruautés.

XCIII. De son côté, le duc de Bourgogne conduisait le jeune roi contre les Flamands au secours de son beau-père. Livrés à eux-mêmes depuis deux ans, les bourgeois de Gand auraient pu se rendre invincibles; mais, tout occupés de misérables vengeances et jaloux d'un canal créé par leurs voisins, ils n'avaient rien su faire de mieux que de piller Bruges. Comme trophée d'un si bel exploit, ils emportèrent de la halle aux draps le grand dragon de bronze que le roi Baudouin avait envoyé de Constantinople. S'étant fait des ennemis au lieu d'alliés, les Gantais vinrent, toujours sur le même terrain, à Rosbecque, aux environs de Courtray, attendre la noblesse française. Armés de pieux et liés les uns aux autres pour ne pas être séparés, ils crurent que, murailles eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin de retranchements, et s'avancèrent dans la plaine en masse compacte. Mais ils comptaient sans les lances des chevaliers, qui, plus longues que leurs pieux, renversèrent les premiers rangs, et les refoulèrent sur ces bataillons serrés. Pressés à ne plus pouvoir bouger, les uns tombèrent sous le fer des Français, d'autres furent écrasés; peu en échappèrent (1382). Le roi entra à Courtray, ivre de sang; voyant dans la cathédrale les vieux éperons de 1302, il fit piller et brûler la ville. De là il voulait aller prendre Gand. Mais, satisfait de sa victoire, le duc de Bourgogne désirait ne pas pousser ses futurs sujets au désespoir, et cherchait à regagner leur affection. D'ailleurs l'hiver approchait, et des lettres saisies à Paris annonçaient qu'ayant compté sur la victoire des Gantais, la capitale était de nouveau en fermentation.

XCIV. Bien fol est qui compte sur l'épée

d'autrui sans tirer la sienne. Charles VI revint aussi furieux que si les Parisiens lui avaient déclaré la guerre, et eux tremblants prirent les armes, non pour lui fermer leurs portes, mais pour faire la haie sur son passage. Sans compter leurs valets, ils étaient trente mille, aussi bien armés que des chevaliers, et, s'ils avaient eu moins peur eux-mêmes, il y avait de quoi intimider la plus belle armée. A leur barbe les portes, bien qu'ouvertes, furent abattues à coups de hache, le roi passa sur ces débris la lance au poing, l'œil irrité, sans saluer personne. Arrivé au palais des Tournelles, il ordonna aux bourgeois de lui apporter leurs armes. Il fallait les rendre ou s'en servir: ils les rendirent. Pendant la nuit, trois cents des principaux sont arrêtés; le lendemain sont abolies toutes les libertés de la ville, sa milice, son échevinage, ses magistratures, et jusqu'à l'indépendance des corps de métiers. Pendant plusieurs jours il y eut des exécutions pour ôter à tout le monde l'envie de réclamer; puis, sous prétexte de clémence, furent frappées de lourdes amendes, valant des confiscations.

XCIV. Les princes en firent autant à Rouen, à Amiens, à Troyes, à Orléans, à Reims; partout les chaînes des rues et les portes furent enlevées, les milices dissoutes, les élections supprimées, des sommes énormes levées au profit des gens de cour. Gand seul tint bon. Le vieux comte de Flandre étant mort, le duc de Bourgogne, content de lui succéder, jura les vieilles chartes, et dispensa ses sujets de lui parler à genoux. Moins sages dans la victoire, moins braves dans le malheur, les villes de France gémissaient sous un joug de fer. Leur révolte n'avait servi qu'à détruire les vieilles franchises, si chèrement achetées par leurs aïeux. Plus que jamais les nobles jurèrent de se passer des bourgeois et des vilains, un moment relevés sous Charles le Sage; et la cour de reprendre ses bals et ses tournois. Pendant qu'au fond des cœurs couvaient une haine sourde et des regrets amers, en apparence tout était soumis aux caprices d'un roi de seize ans.

XCVI. Pour occuper son imagination guer-

rière, ce n'était plus assez des chasses qui avaient amusé son enfance. Ses oncles passèrent une année à lui préparer une descente en Angleterre. Il y eut plus de mille bateaux, une ville de bois et des masses de vivres. Mais ce coûteux appareil disparut comme une décoration de théâtre; l'hiver dispersa la flotte, pourrit les bois, dissipa les provisions, avant que personne eût bougé de la cour. Ensuite on voulut donner la représentation d'une croisade: équipée à grand fracas, une seconde expédition alla échouer sur les côtes d'Afrique. Puis ce furent des entreprises en Italie pour renverser le pape de Rome et rétablir le jeune duc d'Anjou sur le trône de Naples. Mais, pendant que se jouaient ces comédies, la vraie croisade se préparait contre la France, mise par le schisme au ban de l'Europe; et au dedans l'anarchie, inévitable fruit d'un despotisme sans limites, était à la veille de se réveiller.

XCVII. L'orage était resté quelque temps suspendu par la jeunesse du roi, comme si la Providence eût voulu lui laisser le temps et la liberté d'agir. Les malheureux, qui cherchent à se tromper eux-mêmes, espéraient en ce prince bien-aimé: c'étaient ses oncles qui faisaient tout le mal; quand il serait son maître, il saurait le réparer. N'était-il pas à cet âge où les instincts sont généreux, le cœur compatissant? Il arriva enfin à ces vingt et un ans si longtemps attendus. Il renvoya ses oncles dans leurs gouvernements, reprit les amis de son père et à leur tête le connétable de Clisson, frère d'armes et successeur de du Guesclin. L'espoir redoubla, c'était le moment de le justifier.

XCVIII. Charles VI n'était pas méchant; mais ses coupables oncles lui avaient inspiré une passion effrénée de luxe et de plaisir. Le premier usage de sa liberté fut de donner des fêtes splendides, dépassant tout ce qu'avait imaginé le prodigue Philippe de Valois. Marié bien jeune à une enfant de Bavière, il voulait, maintenant qu'il était roi, étaler aux pieds d'une épouse chérie les merveilles de sa puissance, et lui faire faire une entrée solennelle dans sa capitale par la rue Saint-Denis, la plus belle du temps. Les bourgeois durent

être vêtus de vert, les gens du roi de rose; les jeunes filles d'écarlate avec ceinture d'or. Le lait et le vin coulaient des fontaines; des musiciens jouaient sous les portes; aux carrefours, des enfants costumés représentaient les mystères de l'Église. Rue Saint-Denis, deux anges descendirent par une corde, posèrent une couronne d'or sur la tête de la reine, et, du haut des tours de Notre-Dame, un homme s'élança au-devant d'elle, deux flambeaux à la main: magnifiques hommages qui jetèrent dans la stupeur cette jeune et timide princesse, mais qui ne l'empêchèrent pas un jour de trahir et cet époux si tendre et ce peuple adorateur.

XCIX. Jusque-là chacun prenait sa part de ces innocentes réjouissances. Mais, une fois sans frein, quelle passion s'arrête dans ses rêves et dans ses fantaisies? Le roi voulait comme jadis armer des chevaliers; il choisit pour cet honneur ses jeunes cousins d'Anjou. La noblesse de France fut convoquée à Saint-Denis, ancien rendez-vous des croisés à leur départ. Là reparurent, fidèlement imitées, les cérémonies antiques, la veillée des armes, le bain symbolique, l'accolade fraternelle et les pieux serments. Après les rites d'autrefois commencèrent les fêtes du temps, banquets, joutes, bals masqués, où plus d'une grande dame oublia son honneur. La vieille abbaye vit de longues et scandaleuses orgies. Dans leurs tombeaux profanés, moines et rois tressaillirent, appelant sur cette cour insolente la malédiction que Dieu tenait encore suspendue. Cependant, insouciant, aveuglé, ne rêvant que fêtes nouvelles, le roi se mit à parcourir son royaume. Partout, pour servir son désir, l'attendaient non plus des plaintes, des requêtes et des doléances, mais des ovations trompeuses, inconnues de ses aïeux. Par Nevers et par Lyon, il arriva à Avignon, où le faux pape le reçut magnifiquement dans son palais, lui fit passer les nuits en danses avec les dames du pays, lui offrit pour ses amis de plaisirs sept cent cinquante bénéfices vacants, et décerna au jeune duc d'Anjou le titre de roi de Naples. Quel pape de Rome se fût montré si gracieux? Étourdi par un tel accueil, Charles songe moins que ja-

flattait de régir seul l'ordre spirituel aussi bien que l'ordre temporel. Austère dans ses jeûnes, assidu dans ses prières, il en croyait l'université, qui le canonisait de son vivant, et ne pensait pas que la foi eût de meilleur appui que son bras. Il ne sentait pas que les maux de l'État étaient venus de la captivité et de la servilité des papes. Cette autorité morale une fois amoindrie, nobles, bourgeois, paysans s'étaient soulevés dans une sanglante anarchie contre une royauté sans frein et sans pudeur. Au milieu de ses dissensions méritées, la France avait perdu ses libertés intérieures et sa prépondérance en Europe. Mais c'était dans cette déplorable anarchie que le despotisme royal s'était accru, gonflé, enrichi. Or quel est le pouvoir absolu qui sait renoncer à sa funeste toute-puissance ?

LXXXV. Charles vit donc de mauvais œil le retour à Rome du souverain pontife. A la mort de Grégoire XI, ne pouvant lui donner un successeur de son choix, il réunit les cardinaux français à Avignon, et, dépassant l'audace de Philippe le Bel, égalant la folie des empereurs d'Allemagne, il voulut, le pape lui ayant échappé, avoir son pape à lui. Façonnée à la complaisance, habituée à considérer l'Église et ses biens comme son patrimoine, l'université approuva hautement son roi; quelques flatteurs allèrent jusqu'à lui proposer de prendre la tiare lui-même. Mais, quoique bien domptée, la France eût peut-être reculé devant un pareil forfait. Charles se contenta de faire élire sous le nom de Clément VII l'évêque de Térouanne, souple Genevois, digne successeur de Clément V.

LXXXVI. C'était de nouveau, et cette fois sans apparence de raison, se mettre à dos l'Europe entière. L'Espagne seule parut disposée à suivre la France dans son coupable isolement; les autres souverains cédèrent aux touchantes et sublimes lettres de sainte Catherine de Sienne, qui les conjurait de ne pas renouveler les malheurs de l'Église, en même temps qu'elle encourageait le pape Urbain VI à rester ferme dans ses droits et fidèle à sa bonne cause. Ainsi la régénération de la France était arrêtée et le champ rouvert à l'anarchie. Alors que l'Espagne tenait ses

cortès, que l'Allemagne consacrait ses libertés par la bulle d'Or, que l'Angleterre faisait respecter sa grande Charte, la France se livrait de nouveau, pieds et poings liés, au roi son seul maître et son seul sauveur. De là, au moment le plus important de son éducation politique, cette triste infériorité qu'elle a si longtemps subie, et dont il serait puéril de chercher la cause ailleurs. Une seconde leçon, inouïe comme la première, allait lui apprendre que la honte d'un pareil régime n'est pas un refuge paisible, et ne préserve d'aucune calamité.

LXXXVII. Au moment où Charles le Sage, se complaisant dans sa puissance, croyait tenir sous sa main Bretons et Flamands, et ne recevait de ses astrologues que d'enivrantes promesses, la révolte éclata partout. Le Languedoc se soulève, irrité par les exactions des princes; la Flandre se réveille, et les Gantais prennent pour chef le fils du brasseur Arteveld; les fidèles Lorrains rompent leur alliance, et réclament les marches de Champagne; enfin l'orthodoxe, l'indépendante Bretagne, s'indignant d'être traitée en province française, rappelle Montfort en haine de la gabelle et du pape d'Avignon. Les Anglais ramènent leur duc reçu avec enthousiasme, et de là recommencent à ravager les provinces. Contre tant d'ennemis Charles n'a qu'une alliée, sa cousine de Naples, l'impudique Jeanne, excommuniée par le pape de Rome, mais absoute par le pape français en échange d'un riche présent, la ville fatale d'Avignon. N'ayant point d'enfants, cette vieille princesse venait d'adopter le duc d'Anjou, frère du roi, et lui promettait ses beaux États de Naples et de Provence, espoir lointain et menteur, de peu de secours pour la guerre de Bretagne.

LXXXVIII. Les Bretons désertent en masse les drapeaux du roi, et courent prêter serment à Montfort. Reste du Guesclin, incapable de trahir, mais peu jaloux de verser le sang de ses frères. Il propose de traiter avec l'ancien duc, et le roi de s'irriter et de soupçonner sa foi. Le vieux connétable lui rend son épée, quitte cette cour ingrate, et s'en va mourir au service du duc de Bourbon. La

fièvre le prit au siège du château de Randon; il réunit ses capitaines, les exhorta à bien faire, à ménager toujours femmes et enfants, clercs et laboureurs. Son frère d'armes, Olivier de Clisson, reçut son dernier soupir, et le lendemain, le commandant ennemi, qui lui avait promis de se rendre, apporta sur son cercueil les clefs du château. Ainsi finit ce chevalier, brave, loyal, généreux, type achevé, non plus de la piété des croisades, mais de cet honneur militaire qui adoucit encore les horreurs de la guerre, et que pendant plus d'un siècle la triste France n'allait même plus connaître. Peu après lui mourut Charles le Sage (1380), la conscience agitée, inquiet sur l'avenir, doutant de sa prétendue sagesse, ordonnant de supprimer les impôts qu'il avait établis sans le consentement des états.

LXXXIX. Pour mener cette royauté toute-puissante, il laissait un fils de quatorze ans, Charles VI, amoureux de chasse et de plaisir, trois frères et un beau-frère turbulents, ambitieux, comblés d'apanages, successeurs dangereux et surannés des anciens grands vassaux. Le duc de Bourbon était puissant au centre de la France; le duc d'Anjou convoitait Naples et la Provence, héritage de la reine Jeanne; le duc de Berry régnait en Guyenne et en Languedoc; enfin le héros de Poitiers, le duc de Bourgogne, joignait à son beau duché l'espérance de la Flandre et de la Franche-Comté, promises à sa femme, et allait en peu d'années fonder jusqu'au Rhin un domaine compact, au moins égal à l'ancienne Austrasie. Forts s'ils fussent restés unis, ces princes allaient, comme autrefois les fils d'Henri II d'Angleterre, tout compromettre par leurs rivalités et recueillir les fruits de la division des familles, fatale suite elle-même de la révolte contre l'Église.

XC. La concorde dura tant qu'il y eut de quoi vivre grassement. Le trésor amassé à Vincennes et le domaine royal reconstitué par Charles le Sage firent l'appoint de quelques mois de plaisir. Pour continuer il fallut rétablir les droits abolis, et, entre autres, un droit sur les ventes. Un impôt sans le consentement de la nation, c'était une iniquité flagrante, désavouée par le feu roi à son lit de mort.

Celui qui l'annoncerait au peuple risquait sa vie; un seul crieur y consentit. Il vint à la halle sous prétexte de publier des objets perdus, cria l'ordonnance à l'improviste, et parvint à s'esquiver. De la première stupeur marchands et bourgeois passèrent à l'indignation. Mais auprès de qui réclamer? Le pape et l'université étaient entre les mains du roi. Il ne restait que le droit féodal de l'insurrection, le triste appel aux armes et à la raison du plus fort.

XCI. Le lendemain, un percepteur réclame un sou à une marchande de cresson; il est assommé, et c'est le signal de la révolte. Tandis qu'évêque, prévôt des marchands, nobles et riches se sauvent de la ville, les bourgeois forcent l'arsenal, y prennent des maillets, et assomment partout les collecteurs et les officiers du roi. Reims, Châlons, Orléans, Blois, Rouen et toutes les villes du nord en font autant, et se mettent en rapport avec les Gantais, soulevés depuis deux ans. Une fois déchainée, qui retiendra la multitude? L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés est pillée, ses hôtes enlevés au mépris du droit d'asile. On enfonce les portes du Châtelet; on délivre les prisonniers. Au milieu de ces excès, plus d'un noble succombe victime de la haine des petits. Forts de ces fautes, mais dissimulant leur colère, les princes se contentent de jeter quelques mutins à la rivière, et, moyennant cent mille livres, promettent de ne plus parler d'impôts. Il sera toujours temps de se mieux venger: des affaires plus pressantes les appellent au dehors.

XCII. A bout de ruses et de crimes, Jeanne de Naples réclamait les secours de son héritier le duc d'Anjou. Pour cette guerre schismatique, le pape d'Avignon lui accorda des décimes comme pour une croisade, et lui promit de beaux domaines en Italie, s'il le débarrassait du pape de Rome. Ce n'était pas assez: de grosses sommes furent empruntées aux églises, forcées pour les prêter de vendre jusqu'à leurs livres et à leurs calices. Mais le bon fils arriva trop tard au secours de sa mère adoptive. Il trouva Jeanne étranglée, un de ses neveux installé à Naples et dans les places fortes. Le climat et les maladies rui-